



N° 1.



N° 2.

# HOLLANDE

## COSTUMES POPULAIRES DU COMMENCEMENT DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

Planche N° 1.

1      2      3      4      5      6  
7      8      9      10

Planche N° 2.

11      12      13      14      15  
16      17      18      19

Fig. 1. — Costume de fiancée de la petite île de Marken, dans le Zuyderzée.

Fig. 2 et 3. — Costumes de la Frise. Le *schipper oom*, l'oncle, le maître batelier, et sa femme, la *tante*, en habits de fête.

Fig. 4. — Nord-Hollandaise d'Alkmaar.

Fig. 5 et 6. — Dame et servante de l'intérieur de la Frise.

Fig. 7 et 8. — Pêcheurs de l'île d'Ens ou de Schokland, dans le Zuyderzée.

Fig. 9 et 10. — Paysan et paysanne de la Gueldre.

Fig. 11 et 12. — Laitière et servante de Rotterdam.

Fig. 13 et 14. — Habitants de l'île de Walcheren. (Zélande.)

Fig. 15. — Marchande de poisson du village de Scheveningen, près la Haye.

Fig. 16 et 17. — Villageois et villageoise de l'île de Zuid-Beveland.

Fig. 18 et 19. — Nord-Hollandaises. — Femmes de pêcheurs en habits des grandes fêtes : la première du village de Catvyk, située au bord de la mer du Nord; la seconde du village de Volendam, riverain du Zuyderzée.

En Hollande, comme partout, les paysans travaillant à la terre, les gens de mer, sont naturellement arriérés, relativement aux autres classes, ces derniers surtout. Les pêcheurs dont la résidence est généralement attachée au lieu de leur naissance, occupés sans relâche sur terre et sur mer, labourant et façonnant leurs champs en février, semant le chanvre en mars et en avril, passant les trois mois suivants à la poursuite du maquereau, à laquelle succède celle du hareng, etc., puis eux, leurs femmes et leurs enfants, recueillant, tillant, peignant le chanvre que l'on file en hiver pour faire des filets; ces pêcheurs, qui n'apparaissent dans les villes que pour y vendre leur poisson, et se rembarquent après les acquisitions qu'ils y font pour leurs besoins réduits à la plus simple expression, sont, entre tous, ceux chez lesquels les transformations sont les plus lentes.

Les habitants de la *Frise bénie*, agriculteurs jouissant d'une tout autre aisance que les pêcheurs, d'une véritable prospérité engendrant le luxe, semblent devoir la conservation marquée de leur originalité, autant à leur éloignement, à leur isolement relatif, qu'à leur caractère propre; on les tient pour différents des Bataves dont la race est saxonne. Les Frisons, branche du rameau scandinave, seraient d'origine orientale.

Parmi les autres gens de labour dans la Hollande méridionale, à l'opposite de la Frise, et dans la région de la grande culture zélandaise, l'homme de la terre a des qualités tenaces qui se font sentir jusque dans les costumes de Walcheren et de Zuid-Beveland, les deux îles types de la Zélande. On sait ce que sont ces terres d'alluvion, plus basses que la mer de deux, trois, quatre et cinq pieds, où les polders fertiles ont été enlevés pied à pied à cette mer qui les domine en leur prodiguant ses qualités salines, et où l'homme

agit sous l'abri de digues, qui sont de véritables chefs-d'œuvre de l'art, mais dont les matériaux périssables nécessitent un renouvellement constant, un travail pour ainsi dire sans trêve, car il n'y a pas seulement à se défendre contre les flots de l'Océan, mais encore contre les termites et les tarets. Cependant, si la ténacité du Saxon qui occupe la Zélande se montre non moins grande que celle de tant d'autres Bataves vivant dans une situation analogue, et si leurs costumes, leurs coutumes, leurs mœurs sont disciplinés et réglementés, au moins par l'habitude, avec un esprit de suite particulier (dès que les enfants savent courir, ils sont vêtus comme le père et la mère ; le costume de la fillette est celui de la mère dans les plus petits détails ; le paysan au moment de son mariage, reçoit de ses parents un pourpoint, un gilet, une culotte, noirs ainsi que la *kappe*, la redingote tombant jusqu'aux pieds, ayant la même forme que celle de son grand-père : vêtements traditionnels, gardés avec respect et servant dans les plus grandes circonstances), on doit faire observer que l'ensemble du costume des Zélandais, aussi bien celui des femmes que celui des hommes, est loin d'annoncer l'ancienneté ou d'avoir l'originalité qui distinguent ceux des femmes de Marken ou les Frisonnes.

La veste, le gilet, la cravate, la culotte sans ampleur, le soulier à boucle, sont de temps plus ou moins modernes. Le chapeau droit, substitué au tricorne, indique la marche de certaines évolutions. — Il en est de même chez les femmes ; leur coiffure et la coupe de leurs vêtements ne sont pas non plus des choses de haute antiquité ; et il en est encore de même pour les fers d'or et d'argent, les spirales avançant de chaque côté du visage en y suspendant souvent de riches pendeloques branlantes, les casques faits de lames souples et les plaques de front dont le dessin et la forme ne remontent guère au delà du seizième siècle, la plupart même étant de style rocaille. Cette modernité relative est encore indiquée par l'abandon du *huiten*, l'antique pluvial surmonté d'un chapeau, manteau éminemment néerlandais, auquel s'est substitué pendant le dix-huitième siècle le grand chapeau de paille, affectant, il y a quelques années encore, la tournure des coiffures de la bergère Pompadour, et réduit actuellement, dans ces mêmes régions, au chapeau de paille embrassant le bonnet, et orné de longues brides en rubans flottants dans le dos, où ils sont liés par un bijou.

Le noir, dans les vêtements de l'homme, le parapluie sacramentel que porte aujourd'hui tout paysan, sont des changements appelés par le temps. Le voyageur français se plaint en 1778 de ce qu'on se moque en Hollande des gens frisés : « On s'assemble autour d'un homme qui porte son chapeau sous le bras ; on hue ceux qui se servent de parapluie. »

C'est à partir de Dordrecht, ou Dor, ville importante d'une île de la Merwède, un bras de la Meuse, que, en venant de Belgique, on rencontre la première localité qui ait d'une façon complète, absolue, le cachet hollandais. L'aspect général du pays apparaît alors avec son air bas et nébuleux, ses maisons, qui, dit M. Jean Aicard, sont « des fenêtres avec un peu de muraille autour, très peu, » et cette propreté si renommée qui arrive à anoblir singulièrement les rues, les habitations, une mesure prenant de l'air d'un retrait princier. Cette propreté hollandaise, souvent signalée comme excessive, est une nécessité de climat, car l'humidité constante aurait tôt fait de ternir toute chose, et de faire naître sur les métaux et les bois mille efflorescences malades ; c'est pour cela que, en Hollande, le cuivre devient or, et la vitre diamant. La plupart des habitudes locales sont en rapport avec les conditions hygiéniques du climat, comme le fait justement observer Alp. Esquiros à propos du tuyau de pipe « tombant naturellement d'une bouche hollandaise. » Sous le ciel brumeux de la Néerlande, l'homme a senti le besoin de faire de la fumée contre de la fumée. L'usage du tabac est une sorte d'homéopathie locale. Quelques physiologistes, dit le même observateur, ont prétendu que la vapeur du tabac enveloppait l'esprit de brouillards ; cette assertion est démentie par le Hollandais qui vit dans un nuage, et dont l'esprit est plus précis, plus positif, plus net dans les détails que celui d'aucun peuple.

Le luxe est naturellement inégal et l'aspect des gens se modifie selon la qualité du sol et aussi selon la constitution de la propriété, suivant la province. La Néerlande n'est pas partout couverte de gras pâturages. Les

villages de la Drenthe, perdus au milieu des sables, entourés de plaines de bruyères mornes et désertes, ne sauraient avoir l'aisance dont jouissent leurs voisins immédiats, les habitants de Groningue, riche, fertile, plantureuse, le paradis des paysans détenteurs du sol à perpétuité, rois de la contrée où ils tiennent partout le haut du pavé. Enfin entre la prospérité des uns et des autres, il y a encore de grandes différences de physionomie. La Zélandaise, dansant avec la *gilda* du village sous la *couronne de la jeunesse*, est loin de ressembler à la Frisonne glissant sur ses rapides patins. La classe nombreuse des marins, avec l'antique simplicité de ses coutumes et de ses mœurs, de son habillement et de son langage, contribue puissamment à cette variété.

Le couteau qui sert à découper le pain et la viande, est en même temps l'arme du paysan batave. Les Germains le portaient jadis enfoncé dans le fourreau de leur glaive. Que le paysan, selon la localité, porte le couteau dans sa gaine ostensiblement ou non, il ne s'en sépare jamais. C'est une arme si nationale que le lion grimpaux des anciennes armoiries de la République des sept provinces unies, en outre des sept flèches d'or liées dans sa griffe droite, est armé d'un coutelas d'argent emmanché d'or.

Les six planches ayant pour signes : la Hotte, le Lapin, l'E couronné, l'AO, l'AV, l'AX, consacrées à la Hollande du dix-neuvième siècle, et que nous engageons nos souscripteurs à rapprocher les unes des autres, sont le développement de l'œuvre entreprise par Maaskamp, éditeur à Amsterdam, qui s'est appliqué le premier, dans un recueil méthodique datant de 1803-1807, à combler la lacune existant parmi les publications hollandaises, si riches jusque-là, sur l'histoire et la description des localités, fort abondantes en monuments de tous genres sur les productions naturelles du pays, ses plantes, ses animaux, ses insectes.

Maaskamp en signalant à son époque « que chaque ville de la Hollande a son costume; que dans la seule ville d'Amsterdam le costume varie presque à chaque quartier; que les diverses provinces semblent être peuplées de nations différentes; que les villages habités par des pêcheurs et ceux habités par des cultivateurs, les villes de commerce et celles de l'intérieur, les îles et les côtes, ont tous non seulement des mœurs qui les caractérisent et qui se peignent dans le maintien et l'habillement des habitants, chaque rang, chaque profession, s'y distinguant par des manières et des habitudes différentes, » a ouvert heureusement une voie que les Hollandais se sont complu à suivre, en développant ces premières études. C'est ainsi qu'à l'Exposition internationale de 1878, à Paris, on a vu cette série de figures de pêcheurs et de paysans néerlandais, représentés en cire et revêtus de leurs costumes caractéristiques, formant des scènes naïves. Tout visiteur de cette exposition a passé par la chambre frisonne d'Hindeloopen, aux murs en carreaux de faïence, aux meubles de décors criards, au lit encastré avec l'échelle nécessaire pour y parvenir. On y voyait, portés, les fers d'or ou d'argent des femmes, les plaques en disques des hommes, les porte-pipes historiés, et le couteau, arme de duel entre les paysans.

Deux de nos planches (la Hotte, le Lapin) reproduisent des figures données par Maaskamp. Les n<sup>os</sup> 15, 22 et 27 de la pl. AV, proviennent de ce même recueil.

Les fers d'or et d'argent des femmes, les plaques, boutons, chaînes et breloques des hommes, leurs porte-pipes, leur couteau sont représentés dans la planche E couronné.

La façon dont les femmes portent leur bijouterie de tête, selon la localité, est l'objet de la pl. AO.

Les n<sup>os</sup> 9, 10 et 17, de la pl. AV, sont des figures groupées, provenant des effigies en grandeur naturelle de la Section néerlandaise de l'exposition de 1878.

L'intérieur frison, pl. AX, est de même provenance.

La sincérité des photographies d'après nature, d'après lesquelles sont reproduites la presque totalité des pl. AO et AV, s'ajoutant ici aux exemples quelque peu maniérés publiés par Maaskamp, rectifie ce que l'amour d'un éditeur pour ses compatriotes, ayant même quelque intérêt à les embellir, leur peut procurer de ces grâces d'emprunt qui en font parfois de quasi-personnages d'opéra-comique. Ces photographies rectificatives donnent d'ailleurs la physionomie du costume actuellement porté, avec ou sans altération, tel enfin qu'il existe aujourd'hui, sans devoir encore, selon l'affirmation de tous les voyageurs modernes, durer longtemps.

Pour suivre la description en détail de ces planches et éviter, autant que possible, les redites dans ce petit travail d'ensemble en simplifiant les désignations, nous laisserons de côté le signe habituel de chacune de nos planches, lequel signe doit servir au classement général de l'ouvrage. Nous y ajouterons comme sous-signes un numéro plus facile à employer pour les renvois fréquents que nous avons à faire ici d'une planche à d'autres.

- On trouve donc sous le signe de la Hotte, le n° 1;  
 — sous le Lapin, le n° 2;  
 — sous l'E couronné, le n° 3;  
 — sous l'AO, le n° 4;  
 — sous l'AV le n° 5;  
 — sous l'AX le n° 6.

Pour empêcher la confusion dans les désignations des planches ou de leurs détails, nous indiquerons sous la rubrique de *figures* ou *motifs* les exemples numérotés en détail. Enfin, quand nous disons simplement ici n° 1, n° 4, nous entendons la pl. n° 1, ou la planche n° 4.

Fig. 1. — Costume de fiancée de l'île de Marken. — Marken, *marche*, de l'allemand *mark*, signifiant au moyen âge la frontière d'un pays ou d'un district, est une petite île ayant fait partie du continent de la Frise occidentale, le Friesland ou Vriesland hollandais, dont elle fut détachée par une tempête au treizième siècle. Depuis cette époque les habitants paraissent n'avoir rien changé à leur costume. Les hommes sont tous pêcheurs; leurs grandes barques, *doggerau* et *buiden*, vont faire la pêche du hareng dans la mer du Nord; les petites, leurs *botters*, sont affectées à la pêche des anguilles, des plies, des chevrettes, etc., dans le Zuyderzée. Les femmes boucaient les harengs, les *sorets*.

L'habillement des Markenaars, transmis de père en fils, n'est point compliqué; sombre et sans linge voyant, égayé seulement par les disques d'argent qui servent de boucles et d'agrafes et sont d'origine germanique, cet habillement sévère se rapproche beaucoup de celui des pêcheurs de l'île d'Urk (voir fig. 1, pl. n° 5). Il n'est pas sans analogie avec l'ancien costume espagnol. Le costume des femmes est beaucoup plus typique. Elles laissent voir leurs cheveux, ce qui est une grande curiosité en cette partie des Pays-Bas où la chevelure est d'ordinaire entièrement dissimulée sous un casque d'or ou d'argent. La fig. 7 de la pl. n° 5, qui est une autre femme de Marken dans ses atours journaliers, montre les cheveux tombant en longues mèches blondes de deux côtés du visage. Ce fait seul confirmerait l'origine de ces insulaires, considérés comme ayant dû faire partie des populations germaniques lancées sur l'Europe par les grandes invasions. Ces Germains se font gloire d'avoir conservé intacts les costumes et les mœurs de leurs ancêtres. Leur type est très différent de celui des Hollandais du continent. Ils se marient entre eux, et jamais avec leurs voisins.

Le costume que toutes les femmes de Marken portent sans exception, depuis la fillette allant à l'école jusqu'à la grand'mère courbée en deux, est unique dans le monde connu; il contribue à donner à ces femmes, qui ont un air résolu et presque sauvage, un aspect particulier auquel rien ne ressemble. Quoiqu'elles soient hautes en couleur (l'air de la mer ne tolère pas la pâleur), le visage maigre, l'enfoncement des grands yeux bleus de ces filles robustes, annoncent la vie de privations des Markenaars qui ne se nourrissent que de poissons, de fèves et de pois. Jamais de bière, jamais de liqueur: du thé, du café faibles, c'est l'ordinaire.

La fiancée est dans tout l'éclat de la parure du treizième siècle. Bonnet de fin lin, rappelant la forme de la mitre d'évêque, bordé au sommet d'un ruban de soie rouge; contour inférieur formé de deux autres rubans, l'un noir, l'autre rouge, entourant le front en diadème. Ce bonnet est recouvert d'une gaze fine, transparente, avec un bord de dentelle s'appliquant sur les rubans noir et rouge. Les cheveux blonds, non frisés, lessivés selon la coutume avec un mélange de savon et d'al-

cali, ne se montrent ici qu'en quelques boucles légères. Le costume se compose d'une chemisette de fine toile, avec un tour de gorge brodé en noir. Les manches de cette chemisette, visibles entre l'épaule et le coude, se terminent un peu au-dessus du poignet par un bord orné de figures brodées en noir. Une pièce d'étoffe rouge, qui s'attache autour du cou, couvre la poitrine et la gorge; cette espèce de bavette est surmontée d'une camisole sans manches, de même couleur, attachée en haut par une large agrafe d'or, en bas par un lacet, sans compter les galons de rubans de diverses couleurs. Enfin, par-dessus la camisole rouge, se trouve une autre camisole ou veste jaunâtre très ornée de fleurs de toutes sortes de couleurs. Cette dernière camisole à larges épaulettes, et à fleurs par devant comme par derrière, est affermie sur les hanches par des baleines posées verticalement. Les manches brunes qui couvrent une partie des bras sont des pièces détachées de l'habillement. La jupe, généralement bleu foncé, est de celles sous lesquelles les femmes qui font étalage de leur richesse superposent jusqu'à sept jupons. Le grand tablier blanc, à plis verticaux marqués au fer et froncé horizontalement, est des plus caractéristiques. Un mouchoir de cou légèrement noué par devant et dont les pointes sont garnies de glands, des souliers à petite boucle d'argent dans laquelle passe une patte non repliée, complètent cet ajustement des fiançailles.

On ne connaît point à Marken de distinction de rang ni d'état; le costume, commun à toutes les classes, consacre par un trait visible l'égalité des conditions sociales. Les personnes mariées ne s'habillent point comme celles qui ne le sont pas. Le bonnet de l'épouse est brodé en noir par derrière, des lettres initiales du nom de son mari: précaution qui rappelle encore les temps de barbarie où l'on marquait sa femme, comme on marque son bétail. Les fleurs de la camisole supérieure, qui sont des roses au nombre de sept pour les filles nubiles, sont seulement au nombre de cinq pour celles qui ne le sont point. Le costume ordinaire est de même coupe que celui des jours de fête, de foire, de noces, de fiançailles, avec cette différence que si, par exemple, la fiancée est vêtue de blanc, toutes les femmes de sa famille et de sa société doivent être aussi vêtues de blanc, ou que si la fiancée se marie en rouge, le rouge sera la couleur du costume des femmes qui l'accompagnent. Les femmes de ces pêcheurs n'ont pas de bijoux sur le front, et portent de simples pendants d'oreilles. En temps ordinaire, on voit la cornette blanche, très rehaussée sur le devant de la tête, laissant passer au-dessous du front des cheveux retroussés qui semblent vouloir rejoindre par le haut la cornette, et les deux longues boucles tombant de chaque côté du visage. Par les larges emmanchures d'un pourpoint noir, ouvrant sur l'épaule, passent les bras couverts d'une étoffe de coton à raies rouges et blanches; sur le devant du corsage s'étale le pectoral à grands ramages, souvent brun, jamais bleu. Le tablier est de deux pièces, le haut en coton à car-



HOLLANDE

HOLLAND

HOLLAND



IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Durin lith.



HOLLANDE

HOLLAND

HOLLAND



IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Durin lith.

reaux blancs et bleus, le bas gros bleu. On porte des sabots blancs, des sabots verts ou bleus. En semaine, le corsage est préservé par un double plastron, le bonnet par un étui en perse, à grands ramages où le rose et le rouge dominant. Pour la fenaison, on attache aux coiffes blanches un mouchoir de couleur, rouge ou bleu, qui sert de parasol.

La veste d'étoffe écarlate, toute passémentée d'or fin, avec des boutons d'or sur le devant du corsage et au bout des manches, est la veste de noces que la mère transmet à sa fille. Après la fête, on la remet dans le bahut qui la renfermait et d'où elle ressortira intacte. Les mites ne sont point à craindre, l'odeur de la tourbe les éloigne.

Ces mœurs des habitants de Marken, sauf de très légères nuances, sont communes aux insulaires d'Urk et de Schokland. Les cheveux blonds dont l'éclat apparaît dans ces localités sont de ces chevelures que les femmes romaines se montraient jalouses de porter, se les procurant dans le commerce ou les imitant par des moyens artificiels. Elles justifient l'épithète donnée aux anciens Bataves : *auricomæ Batavi*. La beauté est, d'ailleurs, plus rare, parmi ces gens, chez les filles que chez les adolescents dont beaucoup ont une figure intéressante. Ce contraste, dit Esquiro, se remarque dans toutes les races qui ont conservé plus ou moins intact l'état de nature.

Fig. 2 et 3. — Frisons des petites villes en habits de fête. — Parmi les petites villes maritimes situées autour du golfe du Zuyderzée, celles de la Frise se distinguent par une antique simplicité dans les costumes, les mœurs, l'habillement, le langage, particulièrement dans la classe nombreuse des marins.

Le *schipper oom*, (*schipper*, batelier, *oom*, oncle, maître messire, monsieur) et la femme de cet oncle que l'on appelle *moey*, tante, en la désignant seulement par son nom de baptême, tante Annette, Perrette, Toinette, etc., le nom de famille étant rarement cité, apparaissent ici revenant de l'office; le mari portant la chaufferette en bois bruni et sculpté dont sa femme a fait usage à l'église. Cette complaisance est un reste des anciennes mœurs conservées dans les petites localités par les bons Frisons. Ce qui différencie l'habit des grandes fêtes de ce bourgeois, c'est qu'il est neuf, car à cela près il est parfaitement semblable à celui que le maître porte tous les jours de la semaine. Il se compose d'un justaucorps de serge brune, d'un ample haut-de-chausses de même étoffe, fermé au-dessous des genoux par de grands nœuds de ruban, d'une veste de damas à boutons d'argent. La cravate est étroite; la chemise est rattachée sous le menton par un double bouton d'or. Le tricorne forme des pointes très allongées. Quand l'âge le nécessite, on y ajoute une perruque non poudrée, très simple.

La tante est habillée d'un justaucorps d'indienne fendu par devant, d'une jupe de damas à plis nombreux tendue sur des bourrelets ajustés aux hanches. Un mouchoir d'indienne, un tablier de toile de coton, un chapeau de paille doublé en dedans de cette même toile, complètent cet ajustement, dont tout le luxe consiste à être vêtue proprement d'étoffes fines, de qualité égale aux étoffes de la voisine; le raffinement de la mode n'allant pas là, pour les femmes, jusqu'à mettre la moindre différence dans la façon de l'habit.

Fig. 4. — Nord-Hollandaise d'Alkmaar, à sept lieues N. d'Amsterdam. — Les filles d'Alkmaar se distinguent surtout par leur coiffe. La tête est d'abord enveloppée d'une espèce de béguin blanc orné de fleurs noires en broderie, enveloppant exactement la tête et emprisonnant la chevelure, à l'exception de deux petites boucles qui s'échappent de chaque côté du front en caressant les joues. Ce béguin est assujéti avec une lame d'or large et flexible qui embrasse par derrière le contour de la tête, et se termine au devant des oreilles en deux espèces de bras, de forme oblongue et ouvrée. Sur ces deux bras reposent, par le bout le plus large, deux autres lames recourbées, moins larges et assez semblables à des feuilles de saule (voir motif 4, pl. n° 3) qui, en se rapprochant par la pointe, assujétissent le béguin sur le devant de la tête

(voir fig. 18, pl. n° 2). A ce béguin est adaptée une autre feuille de saule du même métal, traversant obliquement une partie du front, et dont le bout qui paraît à l'intérieur est quelquefois orné de perles et de diamants (voir ce bandeau de joaillerie auquel on donne souvent le nom d'épi posé obliquement, figures 7 et 10, pl. n° 4).

Tout cela est recouvert par la coiffe proprement dite, un bonnet dont le fond de gaze bien transparente enveloppe exactement le premier étage de la coiffure, sans rien dérober aux regards, soit de la broderie, soit de l'or dont il vient d'être parlé, qui forme ce que l'on appelle le *casque* de la Nord-Hollandaise. Le devant du bonnet est disposé en un bandeau fort élégant, orné d'une broderie en blanc (voir la fig. 22, pl. 5). Le derrière, artistement plissé et brodé d'une jolie dentelle, flotte en large bande sur la nuque et les épaules. Ce luxe s'associe ici avec un corset d'indienne prolongé en casaquin et dont les manches descendent jusqu'aux poignets. Une jupe de camelot, un tablier de soie, complètent cette toilette. L'élégance de la coiffure convient, dit-on, parfaitement aux visages un peu arrondis, aux beaux yeux et au teint extrêmement frais de la généralité des femmes de la Nord-Hollande.

Fig. 5 et 6. — Riche Frisonne et servante de fermier de l'intérieur des terres. — La servante, ayant à porter du beurre frais au marché, a mis ses beaux habits; elle est parée de deux fichus, l'un blanc, exactement fermé sous le menton par une agrafe d'or, l'autre rouge, ouvert sur la poitrine, disposé en petit châle dont les bouts sont noués par derrière.

La dame porte la grande coiffe, de forme presque ronde, quelquefois entièrement faite de dentelle, et dont, parfois aussi, le fond est de gaze avec un large bord de dentelle. Cette énorme coiffe s'attache au moyen d'une lame d'or qui embrasse le derrière de la tête et qui va, toujours s'élargissant, aboutir aux tempes où elle se termine par deux boutons d'un joli travail. De ces deux boutons part un fil de même métal qui s'étend comme un cerceau en avant du front et qui sert à guinder et à soutenir l'avancée du bonnet. Par-dessus ce bonnet, on pose un chapeau de même taille n'ayant qu'une cavité peu profonde et ressemblant assez à une grande écaille d'huître; il est tressé de la paille la plus fine, et doublé d'une indienne à fleurs éblouissantes. De ses deux côtés descend un large ruban de soie servant à maintenir tout l'édifice, et à l'assurer contre les brusqueries du vent.

Fig. 7 et 8. — Insulaires d'Ens ou Schokland. (Cette île se trouve à trois lieues d'Over-Yssel, au milieu du Zuyderzée. Les habitants y ont continué sans interruption l'ancienne profession de pêcheurs des premiers Bataves.)

Les habitudes ne changent pas plus à Schokland qu'à Marken, et rien n'y altère le mode d'habillement. L'homme est coiffé d'une espèce de calotte de laine tricotée à points très serrés: son vêtement se compose d'un gilet rouge à nombreux boutons d'argent, d'une veste bleu foncé, bordée d'un passement rouge, fermée par en bas par deux ou trois boutons d'argent, et, par-dessus cette veste et le gilet, d'une ample redingote de bure; la culotte ample est de cette dernière étoffe. Les bas sont de laine grise; les chaussures sont des sabots, et c'est avec ce costume que l'homme va à la mer.

Les Schoklandaises qui, comme les femmes de Marken, sont de celles parmi lesquelles les traditions se conservent imperturbablement, jusqu'au secret de la lessive pour teindre les cheveux, qu'appréciaient tant les dames romaines lorsqu'elles se coiffaient en jaune à la *Batave*, comme le raconte Tacite. Elles parent leurs vêtements depuis des siècles d'une façon particulière et qui ne se trouve que dans leur île, mettant des galons sur les coutures de la plus grande partie des diverses pièces.

Celle qui est ici représentée porte le corset écarlate, dont les manches se ferment au-dessous du coude avec un bouton. Ces manches, que l'on retroussé quelquefois, sont doublées d'une étoffe luisante et damassée. Sur l'épaule, est une pièce d'étoffe rouge bordée d'un galon

jaune; un autre galon jaune borde le contour du corset; un troisième, mais plus mince, recouvre les coutures des manches. Le corset rouge, échancré par devant, et laissant une grande ouverture ovale, est fermé aux deux extrémités par des agrafes; le vide de l'échancrure est occupé par un plastron écarlate. Par-dessus le corset, est passée une espèce de camisole ajustée, sans manches, de couleur bleue, et assez ouverte pour laisser voir le bord du corset; ce vêtement supérieur est fermé sous le menton par un simple nœud de ruban blanc, la partie inférieure étant lacée au moyen d'un ruban jaune traversé de rouge dans toute sa longueur. Le collier est de quatre ou cinq rangs de perles de corail, réunis par une grosse agrafe d'or (voir fig. 1 et 11, pl. n° 3).

Le mouchoir d'indienne à carreaux bleus et violets, est noué en cravate et de manière à ce que les deux bouts retombent négligemment sur les épaules. Cette cravate cache le collier. Le bonnet est fait d'une pièce de toile chargée d'empois bleu; roulée en forme de tube autour de la tête, cette toile réunie sur son sommet y forme un grand nombre de plis. Le bonnet n'a pour tout ornement qu'une espèce de broderie à jour sur le devant. La chevelure paraît tout autour du bonnet, sur le front en petites pelottes, aux deux côtés du visage en cigales, par derrière en longues boucles ondoyantes. La jupe est de laine gris-sale; le tablier, de même étoffe, est à grands plis et bleu; enfin les bas sont bleu perlé, les chaussons bleu foncé et les sabots blancs.

A Schokland, dont le nom veut dire : *pays des secousses*, à cause des chocs que cette île reçoit des flots, il semble que l'homme soit plus immuable que le terrain même.

Fig. 9 et 10. — Paysan et paysanne de la province de Gueldre. — Cette partie de la Hollande, située au sud de la province d'Over-Yssel et confinante à l'Allemagne, est la plus accidentée du pays, généralement plat et monotone. Arnhem, qui en est le chef-lieu, avait été surnommée par les anciens Hollandais « *de luttigste*, la plus claire, la plus joyeuse. » Ce coin de terre a un cachet tout spécial, fort apprécié par les Hollandais de retour des Indes, qui en font volontiers leur *buon retiro*. Les habitations y revêtent des nuances fraîches, des teintes claires, des tonalités tendres qui se retrouvent dans l'habillement de la jolie *freule*, gracieuse et décidée, que l'on rencontre aux délicieux villages de Velp et de Rosendaal. Cette fraîcheur est même sensible dans les couleurs du costume du paysan.

Les femmes de la Gueldre sont moins gênées dans leur accoutrement que celles de la Nord-Hollande, de la Frise, et des îles du Zuyderzée. Leur coiffure se compose d'un bonnet garni de dentelles, encadrant le visage en se dégageant sur les côtés de manière à ne pas cacher les oreilles et à faire valoir leur parure. Ce bonnet est recouvert par un grand chapeau de paille relevé en arrière et doublé d'une étoffe de soie bleue. Ce chapeau, la position des rubans d'attache le montre, est de ceux qui se rabattent sur les côtés en cas d'intempérie. Un mouchoir de mousseline blanche voile la gorge et est recouvert en partie par un vaste mouchoir d'indienne à fleurs. Le corsage ajusté est de toile de coton peinte. La jupe est en laine, de celle que la fille elle-même file dans les longues soirées d'hiver. Le tablier est en toile de Frise.

Le paysan, accoutré en galant, est coiffé du chapeau en partie rabattu et porte un mouchoir de soie autour du cou, comme tous les éléments de la contrée; son habit ou sa souquenille, d'un bleu mêlé, est de cette laine que filent les filles et les servantes de la ferme. La veste et la culotte, ayant même couleur, sont de drap. Les bas sont de laine à côtes. Les grandes boucles d'argent sur les souliers sont un ornement auquel les deux sexes ajoutent beaucoup de prix.

Le groupe de cette paysanne, courbée sous le poids de sa charge de lait, et qui pour aider sa marche relève son tablier assujéti par ses deux mains appuyées sur les hanches, et du paysan qui l'accompagne en portant dans un vase de cuivre le lait que n'a pu contenir la cruche, n'est point une composition de hasard; elle se rattache aux mœurs rustiques de la Gueldre, où l'on est galant comme dans la pro-

vince d'Over-Yssel, l'ancienne patrie des Francs-Saliens. Les qualités de la fille de la Gueldre, sa propreté, son amabilité, sont placées sous une sorte de surveillance publique, dont les effets se font sentir le jour de la Pentecôte, où, par suite d'un ancien usage, on voit dans chaque village se former des groupes pour accompagner dans les champs les jeunes filles allant traire les vaches et régaler de lait chaud. La bergère ainsi escortée s'est-elle montrée insociable, acariâtre, malpropre, le premier objet qui frappe ses yeux à l'entrée de la prairie est un mannequin de paille ou quelque autre figure maussade et ridicule qui la personnifie; tandis que celle qui est aimable, douce, propre, ou plus jolie, trouve dans son champ sa plus belle vache couronnée de fleurs.

Fig. 11 et 12. — Servante et laitière de Rotterdam. — Les femmes qui viennent vendre le lait dans les villes de la Hollande portent ce lait dans de larges seaux en bois de chêne, cerclés de cuivre ou de fer, garnis d'anses, écurés et polis chaque jour avec le plus grand soin, ainsi que leurs mesures de bois, et leur espèce d'entonnoir dont le trou inférieur est garni d'une étamine arrêtant au passage tous les corps étrangers. Un fort bâton d'épaule auquel les deux seaux sont suspendus tient ces femmes comme sous une espèce de joug. (Collier de bois mis à plat sur les deux épaules au moyen d'une échancrure qui laisse le cou libre dans ses mouvements, et n'a pas l'inconvénient de la sangle passant en bandoulière sur l'une des épaules, dont usent nos porteurs d'eau. La suspension est faite par deux chaînes en fer.) La propreté de la marchande se retrouve dans son costume. Lorsqu'elles sont jeunes, les laitières portent le grand chapeau de paille luisante à la doublure de toile peinte, dont le bord est retroussé devant et derrière; elles se parent de larges boucles d'oreilles et d'un collier de gros grains de corail.

La servante que l'on voit ici a tiré sa monnaie d'une poche, ordinairement faite de soie ou de quelque autre étoffe brodée. Cette poche est divisée en deux parties, dont l'une contient la monnaie et l'autre le dé à coudre, les aiguilles et autres petits ustensiles; elle se ferme au moyen d'une large charnière d'argent à ressort, et s'attache à la ceinture avec un crochet du même métal.

Fig. 13 et 14. — Zélandais, habitants de l'île de Walcheren, dans leur habillement des grandes fêtes.

Cette partie du pays, que les Romains appelaient la *Forêt sans pitié*, et qui du temps de César était occupée par les Ménapiens, c'est-à-dire des Gaulois, n'a plus guère de forêts, et c'est à peine si l'on y trouve par-ci, par-là, quelques traces de Gaulois mélangés de Ligures. Dès l'abord, dit de Coster, on sent que l'on a affaire à des Saxons. Les yeux bruns dominent chez les hommes; les femmes les ont gris ou bleus; celles-ci sont parfois si blanches et si roses qu'on les croirait en porcelaine. Le type rappelle ce qu'il y a de plus fin et de plus beau dans la race saxonne; souvent les visages sont découpés à grands plans; la tête est droite, le nez long, l'œil grand la bouche fine. Le sang ne prédomine point, mais la lymphe, la bile et les nerfs. Les paysannes, sûres d'elles-mêmes, sont jolies, rieuses, douces, confiantes. Tous, jusqu'aux enfants, sont audacieux et résolus. Tout en n'ayant pas de pose dans leur marche, les femmes ont une allure très fière. « Pauvrement vêtues, elles marchent comme des reines, » dit de Coster, regardant de jeunes poissonnières revenant du marché de Flessingue.

Les classes les plus pauvres ont, en Zélande, des instincts d'élégance. Les hommes sont sveltes et hâlés, maigres presque tous; l'homme gras est une rareté dans ces contrées où l'histoire, sonne le glas des effondrements et des noyades, glas lugubres qui retentissent dans toutes les annales du pays.

Une partie des fers d'or ou d'argent, des boutons, des plaques de ceinture, etc., de la pl. n° 3, sont de la Zélande. La figure 6 de la



pl. n° 4 est une Zélandaise. Le groupe 17 et la fig. 18 de la pl. n° 5 sont également des Zélandais de Walcheren. On trouve dans les notices de ces planches les renseignements complémentaires qui concernent ces paysans, tels qu'ils sont de nos jours. Quant à ceux du commencement du siècle représentés ici, ils sont en habits des grandes fêtes, comme on l'a vu, c'est-à-dire vêtus pour aller à l'église ou au marché, lequel est une espèce de foire réjouissante qui se tient deux fois l'an, en mai et novembre, époque où l'on congédie et prend des domestiques, suivant une coutume des plus anciennes. Les garçons et les filles loués viennent se pourvoir au marché des choses qui leur sont nécessaires pour entrer au service; après cette foire, chaque galant conduit sa belle chez ses nouveaux maîtres.

Le villageois est coiffé d'un castor de la plus fine espèce, à longs poils. Par-dessus sa chemise, au col fermé par un double bouton d'or, il est revêtu d'un gilet de chamois, tantôt rouge, tantôt bleu, dont les boutons sont d'argent et travaillés à jour. La veste, de drap bleu foncé, est à pans très longs, formant deux poches qui descendent presque jusqu'aux genoux; elle cache les médailles d'argent attachées à la ceinture du haut-de-chausses, ainsi que la massive chaîne de montre du même métal tombant du gousset. Le surtout et la culotte sont de la même couleur foncée; les bas et les souliers sont noirs; de grosses boucles d'argent attachent les soulier et les jarrettières.

L'ajustement de la femme se distingue de l'habillement des paysannes des autres parties de la Hollande. Le chapeau de paille est troussé de manière à laisser voir un bonnet artistement plissé, de dessous lequel sortent des nœuds de fil d'or bouclé, tandis qu'une large lame du même métal décrit une courbe brillante sur le milieu du front. Le corsage est un grand corps de baleine se prolongeant en casaquin. La belle jupe rayée et le tablier de toile à carreaux ne se mettent que pour le voyage à pied; si la paysanne vient au marché en voiture, elle attend pour les revêtir l'arrivée à la porte de la ville. Les courroies des souliers, doublées en teinte légère, sont toujours renversées sur les boucles d'argent au point de ne pas les laisser paraître.

Fig. 15. — Marchande de poissons de Scheveningen. — La fig. 23 de la pl. n° 5 est une marchande du même état et de la même localité.

Scheveningen, dont les habitants ne vivent que du produit de la pêche, est considéré aujourd'hui comme un faubourg de la Haye. Les femmes y viennent vendre le poisson que les hommes pêchent sur leurs petits bâtiments, les *flibots*, ou encore ceux qu'ils obtiennent des armateurs à titre de petit bénéfice. Les hommes portent leurs denrées dans des hottes, derrière le dos, les femmes dans des paniers posés sur la tête. Il est de ces gens qui trafiquent en gros et vont voiturier leur poisson au marché avec un équipage de deux ou trois mâtins, équipage qui, sauf les roues, rappelle celui des Kamtchadales; d'autant plus que, pour le retour, le marchand ou la marchande, souvent tous deux, prennent la place du poisson vendu et se font ramener chez eux par leur attelage.

Scheveningen est une plage de bains, un lieu de plaisance que l'on gagne de la Haye par les allées couvertes du *Scheveningsche boschjes*, le petit bois où s'élève le palais du roi. Des villas, des parcs et des jardins font de la localité un endroit fréquenté par la population élégante.

C'est dans ce milieu que se trouve Scheveningen, village bijou, propre, soigné, coquet, n'ayant rien à comparer aux villages de pêcheurs, fort pittoresques, mais trop souvent répugnants de malpropreté, qui s'étagent le long des côtes de la Manche ou de l'Océan. Ici, dit M. Henri Havard, rien à reprendre, rien à redire, pas une tache à laver, un grain de poussière à balayer, une toile d'araignée à enlever. Tout semble bâti d'hier. Tout est neuf, frais, propre, net. Et dans toute la population, qui compte cependant bien des mauvais jours, bien des misères, on chercherait vainement un habit en lambeaux, un vêtement déchiré, un jupon troué, un haillon, une loque.

Le trait le plus saillant de ces gens qui ont leur langage propre, et qui sont si loin de vivre dans l'isolement des insulaires, c'est, en outre de la fixité de leurs caractères de race conservés par le soin de ne se marier qu'entre eux, leur persistance dans le costume, surtout pour celui des femmes. Lord Byron, contrairement aux poètes qui ont cru voir dans les flots de la mer une image de l'inconstance, a vu dans l'Océan celui de tous les éléments qui, ayant subi le moins de vicissitudes depuis l'origine du monde, est une image de l'éternité. Peut-être la persistance des natifs de Scheveningen est-elle une conséquence du spectacle constant de la mer. Ce qu'il y a de certain c'est que, de leur part, il s'y mêle un véritable amour; l'existence que mènent ces pêcheurs et leurs femmes leur paraît préférable à toute autre. Aucune fille de Scheveningen, si pauvre qu'elle soit, n'échangerait sa misère contre la domesticité la mieux rétribuée; ces riveraines de la mer se sentent comme emprisonnées dans les villes; leur poisson vendu, elles se sauvent au plus vite dans leurs charrettes basses attelées de chiens.

L'habillement de ces marchandes de poissons, extrêmement diligentes, a quelque chose d'austère et de cénobitique, selon Esquiros. Il convient d'ailleurs parfaitement au climat et à la profession. Leur chapeau de grosse paille, bordé d'un ruban noir, doublé d'une indienne à fleurs plissée qui s'étend autour de la tête jusqu'à mi-bord, est à timbre droit, pour y porter la corbeille. Ce chapeau aux ailes contournées, relevé par devant et par derrière en forme de nacelle, sert à maintenir sur la tête jusqu'à trois et quatre corbeilles. Il est posé sur une coiffe de toile de Cambrai, à large bande brodée de fleurs qui, d'ordinaire, cache entièrement la chevelure. A cette coiffe sont adaptés les fers d'or ou d'argent avec des grains de même métal ou des perles suspendues, à la manière des Nord-Hollandaises; au cou, le collier de grains de corail rouge est attaché par une agrafe d'or. Un mouchoir de toile à carreaux fond rouge couvre la gorge. Le corset qui recouvre ce mouchoir, et auquel ces femmes donnent le nom de manteau, est de serge ou d'indienne. La jupe est de serge bleue; le tablier de la même couleur est rempli et surmonté d'un bord d'étoffe à carreaux. Le mantelet sans capuchon est de serge brune et doublé de grosse flanelle rouge. Les bas sont généralement bleus; les souliers noirs à talons plats sont attachés avec des boucles d'argent ou des courroies. Les dimanches, on va à l'église en mules de peau rouge ou de quelque autre couleur, et avec le mantelet d'indienne.

En hiver on échange le mantelet contre un long camail de serge brune doublée de rouge, ayant un collet droit et raide.

Fig. 16 et 17. — Zélandais; homme et femme de l'île de Zuid-Beveland, du sud. — On appelle Walcheren le jardin de la Zélande. Zuid-Beveland, pays de grande culture, en est le potager, le grenier et le verger. Le pays est riche, car ses polders sont des plus fertiles. Ces terrains, si péniblement conquis sur la mer par les aïeux, n'ont pas besoin d'engrais; le limon déposé par l'eau des fleuves, le *schorne*, y étant retenu par des procédés artificiels, les plantations de roseaux qui y deviennent énormes, et arrêtent au passage les matières plus résistantes que l'eau. On a dit de ces cultivateurs qu'ils sont tout d'or et d'argent. Le garçon porte un gilet de damas ou d'indienne jaune à grandes fleurs, avec une rangée de boutons d'argent travaillés à jour, surmontée de deux gros boutons d'or fermant le col de la chemise. La ceinture de la culotte est ornée sur le devant de deux gros boutons convexes d'argent, et de deux autres plus petits pour fermer les goussets. Au-dessus du genou, les bas sont assujettis par des courroies noires fermées par des boucles d'argent convexes; enfin d'autres grandes boucles rondes de même métal, mais aplaties, recouvrent à peu près la moitié du soulier. Il faut ajouter à cette orfèvrerie la grosse montre d'argent, et sa chaîne massive avec une quantité de breloques du même métal.

Ces paysans portent les cheveux longs sur la nuque, un peu plus bas que les oreilles, et formant au-dessus du collet du vêtement un demi-cercle horizontal. Les cheveux retombant sur le front sont coupés

de même, à un ou deux centimètres au-dessus des sourcils. Le visage est rasé, mais le barbier ne rase pas seulement la face, il rase encore le cou au-dessous des cheveux taillés en rond. Les paysans sont très attachés à leurs longs cheveux, signe de liberté.

La villageoise est dans la toilette que l'on prend pour les visites, ce qui s'appelle là *aller jouer*. C'est une fille, ainsi que l'indique la position de l'*hoofdnaald*, la plaque ciselée placée en oblique sur le front, de gauche à droite pour la fille, de droite à gauche pour la femme mariée. Le chapeau de paille est attaché par-dessus un bonnet enserrant les cheveux et ne laissant passer que les fers d'or ou d'argent. Le costume consiste en une ample pièce d'indienne voilant le haut du corps, depuis le menton jusque loin sous le sein; deux autres pièces de la même étoffe servent de fourreaux aux manches du corsage, fourreaux qui sont fermés au-dessus du coude par des boutons d'or. Le corsage, de damas noir à fleurs blanches, est traversé en sautoir croisé par un ruban de soie brodé d'argent et de fleurs de diverses couleurs; au bas de ce corsage, une grosse agrafe d'argent en rosette est destinée à assujettir le large tablier de toile rouge à carreaux. La jupe est de beau damas brun; elle est tendue et comme relevée par l'amas des jupons de laine posés en dessous. Une courroie est attachée à l'endroit où se ferme le corset, et à cette courroie une chaîne d'argent suspendant un étui en chagrin, monté en argent, renfermant un couteau et une fourchette à manches d'argent. L'avant-bras est recouvert par des bouts de manches; les mains sont parées de bagues. Le soulier, coquettement découvert, a les larges boucles d'argent.

Fig. 18 et 19. — Femmes de pêcheurs en habits de grande fête, des villages de Catwyk et de Volendam, dans la Nord-Hollande. — Le rapprochement de ces deux costumes, qui proviennent de localités peu éloignées l'une de l'autre, offre un exemple frappant non seulement de la diversité des choses du costume en Néerlande, mais encore de la brusquerie fréquente avec laquelle se produisent les diversités.

L'habitante de Catwyk, fig. 18, porte une coiffure composée d'une pièce de gaze extrêmement fine, brodée en fleurs, et assujettie au moyen d'un ruban noué derrière la tête, l'excédant retombant sur la nuque et les épaules, comme on le voit aux filles d'Alkmaar. Cette gaze

blanche est posée sur une calotte noire enveloppant le dessus de la tête et retenue par une large lame d'or qui se termine au devant des oreilles par deux gros boutons de forme carrée (voir fig. 10, pl. n° 3). Le devant du bonnet est attaché à chacun de ces boutons au moyen d'une épingle d'or, dont une perle forme la tête. Du sommet du front, deux autres fers, deux lames en forme de feuilles de saule, d'épi (voir même pl. fig. 4) descendent en s'écartant de chaque côté de la tête. Ils sont d'or, comme le reste, et ornés de toute sortes de figures. Des extrémités de la lame postérieure pendent divers ornements en forme de rosettes ou de grappes garnies de perles. Cette coiffure coûte au delà de 400 florins. Une Nord-Hollandaise ajoute à cette parure de tête une chaîne de cou en or, rattachée par une agrafe du même métal. La gorge est couverte d'un mouchoir de très fine mousseline, fermé par une épingle d'or dont la tête est une assez large plaque ovale, ornée de figures en bas-relief. L'habillement est en partie de fine indienne, en partie d'étoffe de soie.

Les femmes des pêcheurs de Volendam sont bien éloignés de ce luxe; il s'en faut même qu'elles soient vêtues aussi richement que la plupart des paysannes, tout en accumulant sur leur taille mince les sept jupons épais qui, dit de Coster, font la gloire du peuple néerlandais. Ces femmes portent de simples pendants d'oreilles et n'ont pas de bijoux sur le front. Elles sont joliment coiffées d'un bonnet de fin lin fermé en dessous autour de la tête, le fond de ce bonnet formant un vide assez considérable à l'intérieur. A ce bonnet est adapté, par devant, un large bord de dentelle faite au métier et fortement empesée. Cette dentelle, formant pointes sur le front, est évasée sur les tempes, laissant voir l'oreille et la naissance des cheveux. Les deux extrémités de cette espèce de garde-vue se terminent en pointe qui sont repliées sur le derrière de la tête. Le collier est de grains de corail d'un rouge très foncé. Les souliers ne sont ornés que d'un simple nœud de ruban. Un fichu de lin, un corsage à courte manches se terminant en casaquin, un tablier, dont la partie supérieure en étoffe à carreaux diffère du reste, complètent cet ajustement, dont l'originalité simple est surtout due à la coiffure. La fig. 20 de la pl. n° 5 offre un profil de ce bonnet, dont le fond est en laine et qui se termine par un gland.

Ces figures sont toutes tirées des *Tableaux de l'habillement, des mœurs et des coutumes dans la République batave, au commencement du dix-neuvième siècle*, publiés par E. Maaskamp, à Amsterdam, 1803-1807; gravures de L. Portman, enluminées par J. Pieneman.

Voir pour le texte et celui des quatre autres planches de cette série : le *Recueil de Maaskamp*. — La Néerlande, par Ch. de Coster; Tour du monde. — La Néerlande et la vie hollandaise, par M. Alp. Esquiros, Revue des deux mondes, années 1855, 56, 57. — Voyage dans la Belgique, la Hollande et l'Italie, par André Thonin, rédigé par le baron Trouvé, Paris, 1841. — La Hollande, par M. Xavier Marmier, Revue des deux mondes, 1841. — En Hollande, lettre à un ami, par M. Maxime du Camp. — Promenade en Hollande, par Louise Collet, 1859. — Visite en Hollande, par L. Jean Aicard, 1879. — Notes de voyage d'un architecte, par M. Félix Narjoux, 1865. — Voyage dans le Nord de l'Allemagne, la Hollande et la Belgique, par M. Conrad de Gourcy. — Enfin le beau volume la Hollande à vol d'oiseau, par M. Henry Havard, Paris, 1881.